

On attend  
un évêque

Sean O'Casey

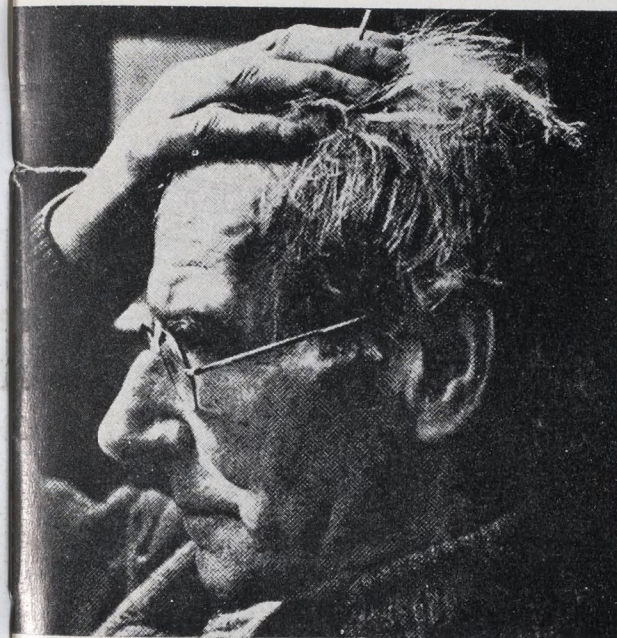


comédie  
de  
l'est

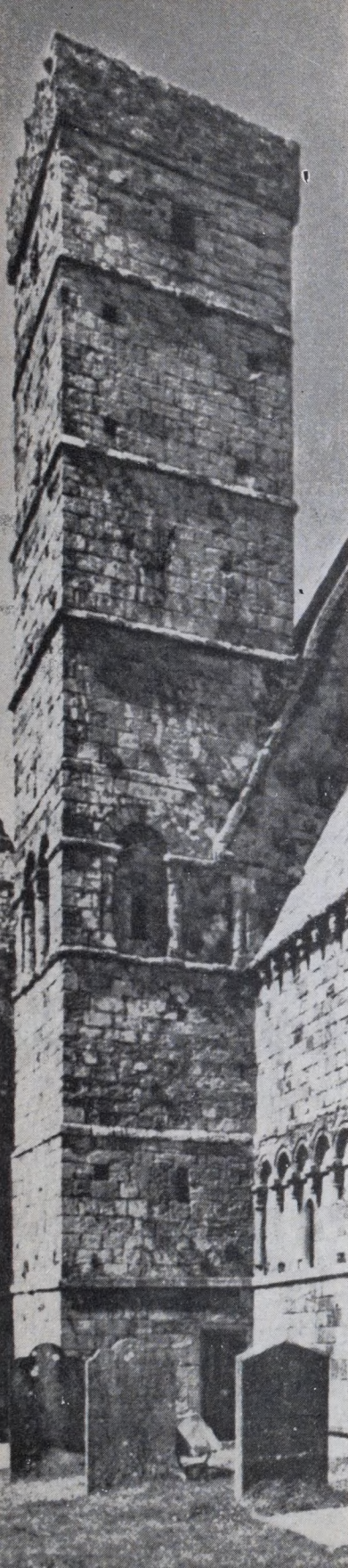
### Chronologie des pièces de Sean O'Casey

<i>The Robe of Rosheen</i>	1918	La Robe de Rosheen
<i>The Frost in the Flower</i>	1919	La Fleur gelée
<i>The Harvest Festival</i>	1920	La Fête de la moisson
<i>The Crimson in the Tricolor</i>	1921	Le Rouge du tricolore
<i>The Shadow of a gunman</i>	1923	L'Ombre d'un tueur
<i>Cathleen listens in</i>	1923	Message à Cathleen
<i>The cooing of the Doves</i>	1923	Quand roucoulent les colombes
<i>Juno and the Peacock</i>	1924	Junon et le paon
<i>Nannie's Night out</i>	1924	La Sortie de Nannie
<i>The Plough and the stars</i>	1926	La Charrue et les étoiles
<i>Silver Tassie</i>	1929	La Coupe d'argent
<i>Within the gates</i>	1934	Le Square
<i>The end of the Beginning</i>	1937	La Fin du commencement
<i>The star turns red</i>	1940	L'Etoile devient rouge
<i>Red roses for me</i>	1943	Roses rouges pour moi
<i>Purple dust</i>	1944	Poussière pourpre
<i>Pound on demand</i>	1947	Payement à vue
<i>Oak leaves and lavender</i>	1947	Lavande et feuilles de chêne
<i>Cock-a-Doodle Dandy</i>	1949	Cock-a-Doodle Dandy
<i>Hall of Healing</i>	1952	Le Palais de la guérison
<i>Bedtime story</i>	1952	Histoire de nuit
<i>Time to go</i>	1952	Il est temps de partir
<i>Bishop's Bonfire</i>	1955	On attend un Evêque
<i>Father Ned's Drums</i>	1958	Les Tambours du Père Ned

Une  
pièce  
triste



sur  
un air  
de polka



## L'Irlande au jour le jour...

Les Irlandais du Nord passent pour avoir mauvais caractère. Des gens qui depuis Cromwell se regardent en chiens de faïence et vivent retranchés dans leurs quartiers respectifs, perdraient à moins le self-control et la bonne humeur.

On vous raconte cette histoire : si vous êtes parachuté en un point quelconque du pays et que vous demandiez à la première personne rencontrée : « Où va cette route ? » et qu'on vous réponde : « Là où vous allez vous-même ! » : c'est que vous êtes dans le Sud. Mais si, vous trouvant dans la même situation et posant la même question, vous vous entendez répondre : « La route ne va nulle part ; elle est ici et elle y reste. » — alors il n'y a pas le moindre doute, vous êtes dans le Nord.

### OPTIMISME

Pourtant, l'unité profonde de l'Irlande ne se laisse pas découvrir au premier coup d'œil. Certes un sens vif et inné de la liberté, mais en même temps il semble parfois que la tolérance soit presque étrangère au tempérament irlandais. Sur presque toutes les questions qui intéressent la vie de chacun vous recueillerez cinquante sons de cloche différents, et souvent les jugements les plus acerbes, les plus injustes. N'ayez garde de vous laisser démonter : le goût du trait, une violence toute verbale, l'humour sous toutes ses formes — un de ses meilleurs articles d'exportation — un véritable génie de l'antithèse et de la contradiction, n'ont cependant jamais conduit ce peuple à l'anarchie, à l'effritement. Aucun n'a mieux su tirer parti de son unité morale forgée dans la lutte commune. La raison première de l'optimisme irlandais face aux divisions et aux problèmes intérieurs et extérieurs des autres peuples vient de là. Vif sentiment national, insularisme, d'une part, mais également certitude d'une destinée planétaire dont l'émigration assume la réalité. Certitude aussi d'appartenir à une communauté privilégiée, immunisée, providentielle, et d'être dans le monde d'aujourd'hui une sorte d'exemple, un bastion de la foi et de la morale, comme ce fut le cas avant la conquête normande.

### PAYS SANS CLASSES

Vrai d'une certaine façon. Un haut fonctionnaire, un professeur, un artiste, un industriel, vous expliqueront que leur père cultivait la terre et que le sang qui coule dans leurs veines s'est nourri de patates pendant des siècles. « Nous sommes la première génération qui ait accédé aux emplois ! » Vous finirez par admettre que s'il y a des différences sociales, celles-ci ne posent pas un véritable problème politique, aigu, primordial, dominant tous les autres et que, là encore, tout le monde pense qu'il faut faire confiance à l'avenir.

### L'EMIGRATION

Le mot reste associé aux images de la famine, et aux conditions effroyables dans lesquelles plusieurs centaines de milliers d'émigrants quittèrent le pays dans ces fameux coffin boats, où beaucoup mouraient avant d'avoir atteint le but. Mais l'émigration est devenue bien autre chose par la suite : une sorte de phénomène chronique. Les moyennes annuelles s'établissent ainsi :

1881-1891 : 60.000  
1891-1900 : 40.000  
1901-1911 : 26.000

Cette moyenne était descendue à 18.711 départs annuels entre 1936 et 1946 (période qui comprend les années de guerre). Entre

(suite page 4)

## Sean O'Casey vivant

... « Ces façades géorgiennes, ces rangées titubantes de méconformes incurables, souillées des traces séculaires de la peste, de la fièvre, de la tuberculose, des larmes des enfants, des soupirs découragés des jeunes mariés... Ces portes atteintes par les coups frénétiques de la colère... la saleté et la maladie étaient ici les signes visibles d'une telle disgrâce intérieure... »

Nous sommes en 1880. Sean O'Casey naît dans un taudis des bas quartiers de Dublin. En ces années-là, l'Irlande a le triste privilège de connaître le taux de mortalité le plus élevé du monde. La douce Erin est envahie, colonisée par l'Anglais, frustrée dans sa dignité nationale, vouée à l'émigration, au chômage et s'étiolé dans la famine. Sean, dernier-né d'une famille de treize enfants, dont huit meurent de dénuement, se souviendra mal de son père qui disparaît, emporté par la misère et la maladie. Presqu'aveugle, l'enfant O'Casey n'ira jamais à l'école. Sauvé de la cécité par l'admirable dévouement de sa mère, il apprendra à lire vers treize ans.

A cet âge, on le retrouve dans les rues, parmi les chômeurs, et il est tour à tour, manoeuvre, cheminot, plâtrier, marchand de journaux, docker, balayeur : cela pour le jour. La nuit, il commence à fréquenter le théâtre. A dix-sept ans, jeune ouvrier, il soumet le manuscrit de sa première pièce : « La Fleur Gelée » au Théâtre Littéraire Irlandais.

En 1904, à vingt-quatre ans, Sean assiste à la création du Théâtre de l'Abbaye et s'intéresse aux œuvres de Yeats et Synge. Il voit « Le Balladin du Monde Occidental », il participe aux bagarres provoquées par la pièce, il est de ceux qui luttent contre la censure anglaise.

Dans ces mêmes années, tout en prenant conscience de son amour pour l'art dramatique, il est animé d'une farouche détermination de rendre son pays libre du joug anglais. Il lutte pour l'Indépendance. Il milite dans un mouvement syndicaliste : « Irish Transport and General Workers Union ». Il devient un des principaux organisateurs de l'Armée de Libération Nationale. Il prend une part active à la grande grève de 1913. En fait, cette grève est un choc extrêmement violent entre les ouvriers dublinois et les forces de la bourgeoisie anglo-irlandaise.

Le combat reprend plus âpre et sanglant, attentats, représailles, arrestations, tortures. Et c'est le si terrible soulèvement de 1916 que l'Histoire connaît sous le nom de « La Semaine de Pâques ». La troupe anglaise écrase les factieux, et le secrétaire de l'Armée des Citoyens fait prisonnier au cours d'un engagement, doit être fusillé avec les autres chefs de l'insurrection. Il échappe par hasard au peloton d'exécution. C'est le poète Sean O'Casey.

Sean O'Casey se consacre ensuite totalement au théâtre, c'est-à-dire qu'il continue à se battre pour que le peuple se libère de la tyrannie et de l'hypocrisie religieuse, du conformisme patrio-

(suite page 5)

1946 et 1951, celle-ci s'est relevée à 24.326, soit un accroissement notable de 30 %.

Quittant un pays trop pauvre, trop peu industrialisé, l'émigrant était à peu près sûr de trouver où il allait des conditions de vie plus faciles, une liberté plus grande, souvent même une famille déjà installée.

Ce schéma valable pour la masse est-il valable pour l'élite ? L'Irlande perdait des bras, elle perdait aussi des cerveaux. Et cette fois, ce n'étaient plus uniquement des raisons sociologiques, politiques, économiques, qui étaient en cause : l'Irlande brimée mais réactionnaire, puritaine et patriotarde, offrait un cadre trop restreint, souvent même étouffant à ses artistes, à ses créateurs ; elle les entourait de trop de suspensions pour qu'ils pussent librement produire sur son sol. Aucun pays au monde n'a eu un plus grand nombre d'écrivains vivant en dehors de ses frontières, créant pour l'étranger, et souvent même abandonnant sa langue. L'orgueil national est-il toujours bien fondé à revendiquer après coup un Wilde, un Joyce ou un Beckett ?...



### MARIAGES

Une seconde cause d'inquiétude résulte de la faible moyenne des mariages. Constatation surprenante chez un peuple aussi catholique. Le taux annuel de 5,3 pour 1.000 est un des plus bas du monde. Un quart de la population ne se marie pas. L'âge moyen de ceux qui se marient est également des plus tardifs : 33 ans pour les hommes, 28 ans pour les femmes.

A noter encore que, depuis 1911, le nombre des hommes l'emporte sur celui des femmes ; que celles-ci, entre 1946 et 1951, ont émigré en plus grande quantité que les hommes ; que l'Irlande est enfin un des pays du monde où il y a le moins de femmes. Tous ces facteurs pèsent évidemment très lourdement sur le développement général de la population. « The low marriage rate is our most serious population problem. »

Plus intéressante l'étude basée sur le rapport des sexes en Irlande, tel du moins qu'il s'est établi dans une période relativement récente. Garçons d'un côté, filles de l'autre ; c'est déjà le spectacle de la rue et le paysage des enfances urbaines. Même séparation sur les plages et souvent à l'église. Une salle de danse offre cette vision des cavaliers assis d'un côté et des demoiselles assises de l'autre, séparés par l'impressionnant espace du parquet. Dans les pubs, les femmes ne sont pas admises. Mais c'est surtout l'atmosphère générale de la vie — les gestes, les regards, les paroles, la mode féminine — qui reste empreinte de discrétion. Atmosphère assez étrangère au règne de la pin-up. Parfois, on aimerait voir un couple s'embrasser en pleine rue... En groupe les hommes ont une tendance — sympathique — à s'humecter ; les femmes, à jouer les Pénélopes. Hommes et femmes réunis : une manécanterie.

Les interdits accumulés, les rappels à l'ordre du haut de la chaire, ne semblent en rien intolérables à l'ensemble du pays. La chasteté est moins une contrainte qu'un choix. Les peuples n'acceptent que les règles conformes à leur tempérament, et si la morale religieuse s'est durcie dans le sens de la répression, c'est qu'au fond ce moralisme existait de façon diffuse.

Le jeune homme qui se marie sait donc qu'il s'engage de façon définitive : acte plus lourd de responsabilités que de souriantes perspectives. C'est le geste de la maturité.

### LA RELIGION

Dans l'autobus, avec ensemble mes voisins se signent chaque fois que nous passons devant une église. Beaucoup de gens de même — les jeunes filles principalement — se signent en traversant les rues. L'ange de la mort plane-t-il ici plus qu'ailleurs

(suite page 6)

tique, autres modes d'exploitation sociale. A trente-huit ans, il écrit : « La Robe de Rosheen », où il critique les politiciens nationalistes et leurs querelles de clans. A quarante ans : « La Fête de la Moisson ». A quarante et un ans : « Le Rouge du Tricolore ». Ses premières œuvres sont vivement critiquées par Yeats : « Je m'étais juré que le rideau de l'Abbaye se lèverait un jour ou l'autre sur une pièce de moi. Et il fallait qu'un jour ou l'autre, il en fut ainsi. » En 1923, à quarante-trois ans, son rêve se réalise, le Théâtre de l'Abbaye crée « L'Ombre d'un Franc-Tireur ». C'est le succès. L'année suivante, il donne « Junon et le Paon ». Nouveau succès, salles comblées et public populaire.

Hélas, en 1926, « La Charrue et les Etoiles » provoque un scandale en bousculant les idées reçues, les complaisances et les mythes d'un certain public. L'auteur est sifflé. On monte une cabale d'une extrême violence. On se bat sur la scène, dans la salle et dans les rues avoisinantes. C'est l'émeute : l'Irlande se sent offensée par cette histoire qui montre une Irlandaise à la jambe trop légère. C'est attenter à la légendaire virginité de « Kattleen ni Houlihan », immaculé symbole de la patrie. Ce n'est évidemment qu'un prétexte. L'incompatibilité entre Sean O'Casey et un pays soumis à l'emprise cléricale est beaucoup plus profonde.

Chassé par le puritanisme, l'auteur quitte son Dublin natal pour son exil anglais. Nous sommes en 1926, il a quarante-deux ans, il lui reste une vingtaine d'œuvres à écrire, toutes dénonceront les maladies de son Irlande, mais jamais il ne retournera chez lui et jamais il ne sera amer. Sa veine satirique pourrait devenir rancunière, bien au contraire il trouve une franche tendresse à mi-chemin entre le rire et les larmes.

En 1929, « La Coupe d'Argent » s'attaque à la complicité du militarisme et de l'Eglise. En 1934, « Le Square » démasque un certain « christianisme social » qui, au nom de la Morale et d'un « Christ en chapeau melon », favorise la bourgeoisie tout en s'apitoyant sur les chômeurs et les grévistes. En 1944, « Poussière Pourpre » dénonce l'hypocrisie de la vertueuse Irlande. En 1949, il montre un curé tyrannique et borné qui fait la loi dans un village : c'est « Cock-a doodle Dandy ». En 1952, il s'attaque au péché, aux implications morales qu'il suppose et aux faux-semblants qu'il suscite dans « Histoire de Nuit ».

Et en 1955, Sean O'Casey achève sa condamnation de la pruderie, du pharisaïsme, de la morale tatillonne, indiscreète et répressive, de l'étouffoir cléricale irlandais en écrivant à soixante et onze ans, cet « On attend un Evêque » qui ne ferme pas son théâtre sur une critique mais ouvre sur un espoir. Après avoir accusé, des prêtres, des chanoines, des évêques et tout un long cortège de mauvais religieux, il fait dire au merveilleux Père Boheroe :

« Pourquoi tourner le dos à ce monde magnifique ? A cause du diable ? Mais ce que nous baptisons « diable » n'est bien souvent qu'une vérité assez forte pour faire éclater le masque de l'hypocrisie. »

Sean O'Casey meurt en pleine jeunesse à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, auteur d'une des œuvres les plus populaires du siècle.

sur les carrefours ? Au restaurant aussi, petit benedictine discret avant de commencer. Plus souligné à la table familiale.

La presse, comme l'Université, connaît ce clivage entre le clan de l'orthodoxie et le clan de l'hérésie. En la matière, personne n'est neutre. Bien entendu — et cela répond aux pourcentages des cultes — presque partout, l'orthodoxie l'emporte de façon écrasante (à 95 %). On voit dit que l'Irish Press et l'Independent sont catholiques et l'Irish Times protestant. Les informations religieuses tiennent une place prééminente dans les quotidiens et les hebdomadaires.

Pas de peuple au monde chez qui la religion tienne une plus grande place, imprègne de façon plus profonde et plus extérieure les mœurs et les comportements. On est tout de suite comme enveloppé par cette atmosphère de cléralisme militant. Le dimanche irlandais, dans le Nord, n'a rien à envier en austérité au dimanche des petites villes anglaises.

On me signale dans un quotidien, à la page des annonces, la colonne Thanksgiving. Pris au hasard : « Remerciements au Sacré-Cœur par l'intercession de la Très Sainte Vierge, de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus et de Saint-Antoine pour les grâces accordées. Publication promise. » Cela s'insère au milieu d'autres annonces : Yachts, Boots, Birds, Poultry, Lost and Found, Finance...

A Dublin, aucun étudiant catholique ne peut — sous peine de péché mortel — s'inscrire à Trinity College s'il n'obtient, et seulement pour certains cours déterminés une permission individuelle de son évêque.



### CENSURE

Un ami de Gork, faisant allusion aux activités de l'Office de la Censure (Board of censorship), parle de l'opération-suicide. Pas d'expression plus adéquate. Il faut le dire nettement — au risque d'être voué à toutes les géhennes qui guettent les mauvais esprits et les français en particulier — rien n'est plus pénible, plus dommageable au renom de l'Irlande que ces entraves à la liberté de l'artiste, de l'écrivain et du philosophe. Ici, le pamphlétaire a beau jeu, en feuilletant le livre de l'index remis à jour annuellement par la commission présidée par un juge, de relever la monumentale absurdité de l'entreprise. En principe, il s'agit d'écarter les livres et les publications qui mettent en danger la morale. Vous arriverez vite à cette conclusion — implicite, je suppose, dans l'esprit de tout censeur — que dans le camp de la littérature, de la philosophie, du théâtre... de la gynécologie, la morale n'a jamais compté que des ennemis. Mais quels ennemis !... Shaw, Graham Greene, William Faulkner, Hemingway, Caldwell, Dos Passos, Huxley, Sartre, Malraux, Gide, Steinbeck, Camus, Anatole France, Sean O'Casey, George Moore, Liam O'Flaherty, Sinclair Lewis... Une liste de prix d'excellence.

Prenant appui sur un si haut exemple, une véritable rage de censure s'est développée dans le pays et des listes circulent — non officielles — qui ont pour effet de faire disparaître des vitrines tel ouvrage que les personnes timorées pourchassent d'une librairie à l'autre. Crime et Châtiment apparaît ainsi dans la liste des livres considérés comme impropres à la circulation par le « Comité des Libraires du Comté de Dublin ». James Joyce fut longtemps introuvable et Ulysse reste rare. La vente clandestine existe, et il arrive que les amateurs se refilent ce genre de tuyau : « Allez vite chez un tel, il a en ce moment une collection complète de Gide ou de Proust. » Cette terre est si peu imaginaire que le Centre Culturel de l'Ambassade de France, pour n'encourir aucun reproche, oblige les lecteurs à venir lire les livres sur place. On en a même retiré l'hebdomadaire ELLE à cause du courrier du cœur.

Extraits de « L'Irlande »,  
de Camille Bourniquel  
(Editions du Seuil).

« JE N'AIME PAS LES PETITES PIÈCES QUI FOISONNENT ACTUELLEMENT, OU L'HOMME EST PRÉSENTÉ COMME UN ÊTRE INSIGNIFIANT, MISÉRABLE ET FUTILE. POUR MOI, IL N'Y A RIEN D'INSIGNIFIANT DANS LA VIE, SUR LA MER, SUR LA TERRE, ET SOUS LA TERRE. CHAQUE CHOSE EST ADMIRABLE, ET TOUT EST ADMIRABLE. »

« CE SONT LES ESPRITS MINEURS QUI RÉPANDENT LE DÉSÉPOIR ET CE QU'ILS APPELLENT LE DÉGOUT DE VIVRE, À TRAVERS LE MONDE OCCIDENTAL. »

« DANS LA PLUPART DES PIÈCES D'AUJOURD'HUI, IL NE SEMBLE PAS Y AVOIR LA MOINDRE PLACE POUR LE RIRE, POUR AUCUNE CROYANCE, VULGAIRE OU RAFFINÉE EN LA GRANDEUR DE LA VIE ET LA BONTE NATURELLE DE L'HOMME. L'ÉTRANGE MIRACLE DES DESTINS HUMAINS NE PROVOQUE NI L'ADMIRATION, NI LE RIRE, NI LE PLAISIR. »

« L'HOMME EST SEUL SUR LA TERRE À POUVOIR EN CONNAÎTRE LA FORME ET EN AIMER LA GRANDEUR. IL A ENRICHÉ LE MONDE, QUI SANS LUI N'AURAIT AUCUNE SIGNIFICATION ET PARAÎTRAIT MORT. IL A ENNOBLI LA PLANÈTE SUR LAQUELLE IL VIT; DES ÂMES EXCEPTIONNELLES CONFÈRENT AUX CHOSES UNE EXCEPTIONNELLE BEAUTÉ. »

« NOTRE MONDE A DE LA GRANDEUR ET LA VIE EST PLEINE D'ESPOIR. CONTRAIREMENT AUX DÉSÉPOIRS DE L'ADOLESCENCE VIOLENTE D'AMÉRIQUE ET DE LA JEUNESSE BLÂMÉE D'EUROPE, L'ALOUETTE CHANTE TOUJOURS LA MÉLODIE DE L'ESPOIR; ET L'ESPOIR AGISSANT RÉALISERA ÉTERNELLEMENT DE GRANDES CHOSES, JUSQU'À CE QUE LE TEMPS CESSE D'ÊTRE, ET AVEC LUI TOUTES CHOSES. »

« L'HOMME DOIT ÊTRE SON PROPRE SAUVEUR. L'HOMME DOIT ÊTRE SON PROPRE DIEU. »

« LE THÉÂTRE DOIT PRENDRE LE MONDE ENTIER DANS SES BRAS, AVEC SES SANGLOTS ET SES CHANSONS, SES DANSES ET SES FUNÉRAILLES, AVEC LA NAISSANCE ET LA MORT. TOUT CELA NOUS APPARTIENT, ET TOUT A UN SENS; ET CHAQUE ÉLÉMENT PAR SA VOIE PROPRE, CONCOURT À CHANGER LA VIE. »

SEAN O'CASEY

# On attend un Evêque.

Sean O'Casey



adaptation  
Madeleine Steinberg  
mise en scène  
Pierre Lefèvre  
assisté de  
Nicolas Hutchinson  
decor. costumes  
Roland Deville

Prodicar Carranaun ..... Roland BERTIN  
Richard Rankin ..... Pierre ORMA  
Le Conseiller Reiligan ..... Paul BRU  
Le Chanoine Timothy Burren ..... Jean SCHMITT  
Manus Moanroe ..... Jacques BORN  
Daniel Clooncoohy ..... Christian DELANGRE  
Keelin ..... Geneviève MNICH  
Codger Sleenhaun ..... Pierre LEFEVRE  
Le Père Boheroe ..... Claude PETITPIERRE  
Foorawn ..... Christine BERTHIER  
Le Lieutenant Michael Reiligan ..... Jacques VASSEUR  
Un porteur ..... Paul BRECHEISEN

Directeur de scène ..... Michel VEILHAN

Régie générale ..... Paul BRECHEISEN  
Eclairages ..... Edgar ERNST  
Machinistes ..... Gérard VIX  
André RIEMER

- Construction des décors :  
André Philippon, Gérard Vix, André Wimmer, André Riemer, Raymond Braun
- Peinture des décors et réalisation des accessoires :  
Rolph Dietz, Marie-Hélène Butel, Daniel Wolff
- Réalisation des costumes :  
Nicole Galerne, Raymond et Carmen Bleger, Annie Kern, Marie-Louise Hecker

*Les cigarettes fumées en scène sont gracieusement offertes par la Régie Française des Tabacs.*

Programme réalisé par Louis COUSSEAU — Roland DEVILLE

rev : Ma 4 janvier 1966  
à Besançon

Sean  
O'CASEY  
et . . . . .



. . . le  
Cléricalisme  
IRLANDAIS

Le mérite de Synge et d'O'Casey fut de montrer quel porte-voix était un théâtre enraciné dans le peuple, qui, désertant les parvis traditionnels, descendait jusqu'aux slums de Dublin ou dans les chaumières des îles d'Aran. « Il n'y a pas d'arbre, disait Synge, qui ne s'enfonce dans l'argile et les vers. »

Tout comme la pensée politique irlandaise, restée dans l'enfance, continua de tourner « in vacuo » dans un nationalisme émotionnel et stérile, le théâtre, qui avait si bien entretenu le patriotisme populaire, se montrait impuissant à dire les liens qui continuaient à l'entraver.

De son exil, O'Casey ne cessera de dénoncer ces liens, et, en premier lieu, ceux dont une morale dogmatique ligote, au nom du Ciel, toute tentative de libération sociale.

L'emprise cléricale sur l'Irlande se comprend mieux lorsqu'on sait la ferveur primitive, obsessionnelle des habitants de cette « Ile des Saints », vase d'élection et reliquaire de la foi, pépinière des missions.

La résignation évangélique, l'attente du miracle aident à supporter une misère qui paraît sans issue terrestre et dispensent d'en rechercher les causes.

C'est le chanoine de « On attend un Evêque » qui dit au Père Boheroe : « Tâchez donc de comprendre que les yeux de ces pauvres gens ne peuvent supporter que bien peu de lumière. »

La jeunesse d'O'Casey fut profondément religieuse, et les écrits autobiographiques qu'il a publiés rendent hommage aux prêtres et pasteurs de son enfance, comme le Père Michael O'Flanagan, et même à un théologien comme le Docteur Mac Donald, du séminaire de Maynooth, que nous retrouverons sous les traits généreux et ardents du Pasteur Clinton de « Roses Rouges », du Père Boheroe de « On attend un Evêque », et de bien d'autres encore. « Roses Rouges » montre que ce n'est pas à la foi catholique que s'attaque Sean O'Casey, mais à ceux qui la dégradent en l'exploitant : la pièce est beaucoup plus sévère pour le fanatisme protestant de Dowzard et Foster et pour l'athéisme provocant de Mullcanny que pour la navrante et insurmontable crédulité à la Vierge.

Très tôt, O'Casey s'était heurté à cette omnipotence cléricale, non seulement dans son activité de patriote et de révolutionnaire, mais dans sa carrière de dramaturge. C'est sous la pression d'une sorte de « Cabale des Dévots », dont les plus ardents étaient les viragos de Cumann N'Ban (sorte de ligue féminine de décence) qu'il dut quitter ses deux patries, l'Irlande et l'Abbaye : Kathleen ni Houlihan était devenue pour moi une mégère dépeignée qui me braillait ses litanies au visage. »

Dans un tel climat, la liberté de l'esprit devient le seuil de l'Enfer. Seumas, l'un des personnages de *L'Ombre d'un tueur*, à l'idée « que ce pays de clercs puisse devenir un pays de fichus poètes », est pris de panique. Dieu merci, la censure, vigilante, tient bon devant la vague corruptrice de livres, de pièces et de films que le monde s'acharne à lancer à l'assaut de l'Ile des Saints.

En s'efforçant de répandre l'usage du gaélique, le clergé savait que cet idiome désadapté était un autre moyen d'isoler son troupeau des tentations du monde moderne. Dans *Cock-a-Doodle-Andy* (qui est, avec *On attend un Evêque*, la pièce la plus dure pour le clergé irlandais), le Père Domineer, autoritaire et borné, incarne la tyrannie morale de ces curés de village qui sont, dira un personnage de *Poussière poupre*, « aussi tenaces et envahissants que le chiendent, et résolument opposés à toute pensée qui ne vient pas d'eux ». — « Quand je pense à cet évêque, quand je regarde ces monsignori », s'écrie Manus, l'ex-séminariste de « *On attend un Evêque* », « comme je suis heureux d'avoir échappé aux honneurs de la prêtrise ! »

Mais ces pièces d'O'Casey vont plus loin que le pamphlet anticlérical. Elles expriment la tragédie d'une jeunesse qui s'efforce d'échapper à l'enlèvement de ce « Church-State » en courant les risques de l'émigration. Dans *Cock-a-Doodle-Andy*, échapper au Père Domineer, à la démission de l'esprit qu'il sollicite, c'est répondre à l'appel de la joie, de l'amour, de la liberté, de la vie : « Où allez-vous ? » demande l'un des personnages à la fin de la pièce. — « Je vais là où la vie ressemble à la vie. Il n'y a plus rien à faire ici. »

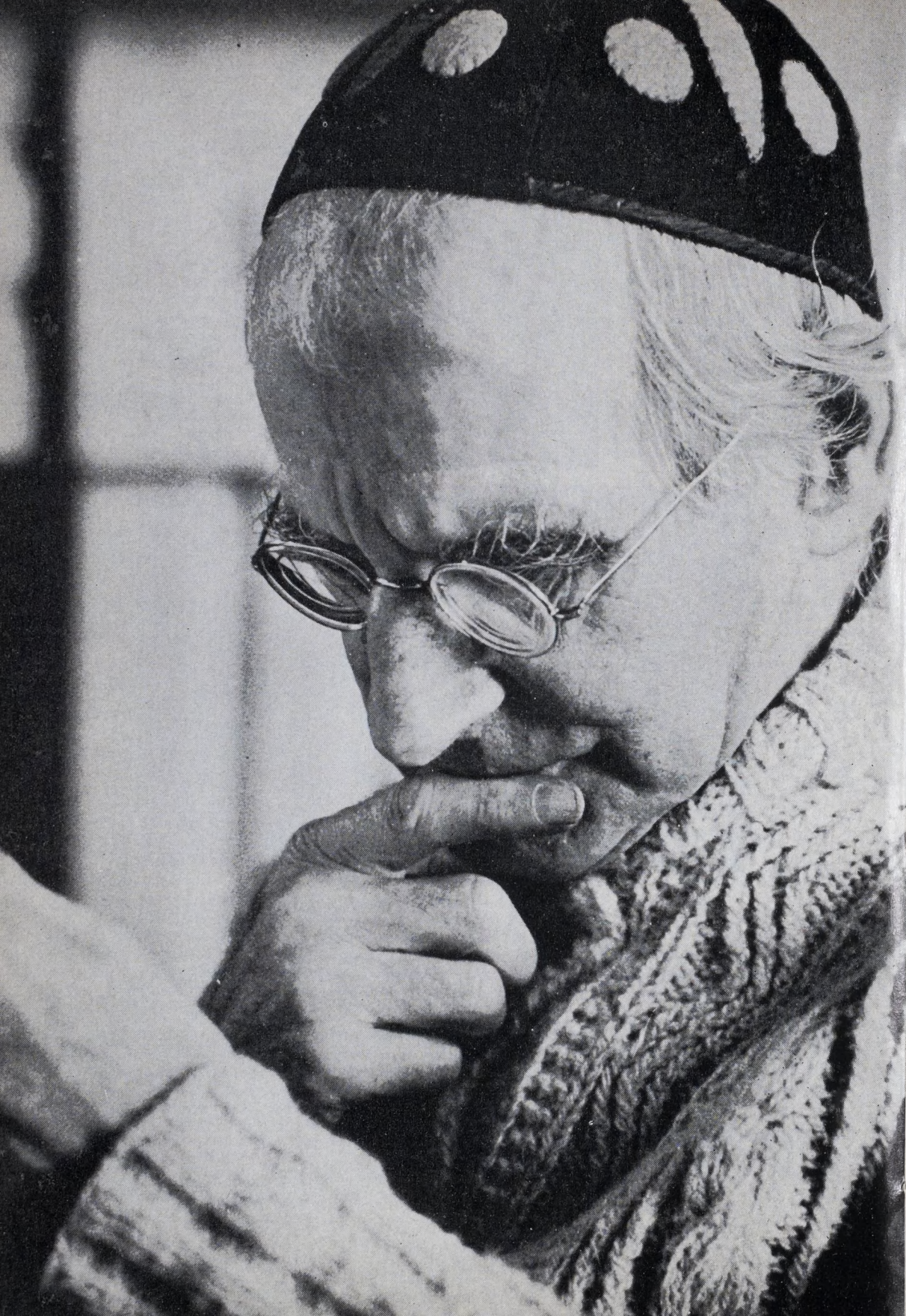
Le problème vital que le puritanisme clérical pose à l'Irlande justifie l'importance que Sean O'Casey lui réserve dans son œuvre. Il semble que les terribles siècles d'oppression que ce pays a vécus, l'idéalisme rêveur où son imagination se réfugiait, aient encouragé une peur de vivre que vient « transfigurer » le mythe de la pureté. Certes,



les horreurs de la colonisation appartiennent au passé, mais les mythes subsistent, entretenus par ceux-là mêmes qui leur doivent d'être puissants. Le faux suicide de la jeune Foorawn, dans *On attend un Evêque*, pose ce problème avec une force dramatique particulière. Foorawn maquille en suicide le crime dont elle est victime afin de sauver le coupable du ressentiment clérical, mais aussi par dépit et par vengeance : l'obsession de la chasteté lui a coûté le bonheur, son « suicide » jettera la malédiction sur les sermons hypocrites qui lui ont barré la route de la vie.

Dans *The girl he left behind him*, O'Casey raconte comment il rompit avec sa fiancée Nora Creena. Comme tant de jeunes filles de son théâtre, Nora est un être à la fois tendre, sensuel et réticent. « Elle étouffait », écrit O'Casey, *sous le ressentiment familial et les conseils de son confesseur. Elle n'oserait jamais sortir de l'ombre de la croix... Pouvait-elle être la compagne d'une vie que je voulais consacrer à la libération de mon peuple?... Toute une part de la sienne deviendrait un marmonnement ininterrompu de pénitences et de prières pour ma conversion... Après un temps, sa foi réglerait toutes les heures de sa journée... Que sa nature soumise mène donc une vie de résignation. Pour moi, dans l'effort et le doute, je devais vivre mon combat. »*

d'après Michel HABART



## **Les maîtres ont trahi le peuple**

Le théâtre, c'est le peuple. La Nature place le décor, les décors changeants des semailles et des moissons, des jours froids où l'air se fige, de ceux où le vent mordant souffle, et l'homme y joue son rôle. C'est avec le fil de la vie, avec les amours du peuple, ses joies, ses haines, sa méchanceté, son envie, sa générosité, sa passion, son courage et ses craintes, que les véritables dramaturges tissent, en couleurs sombres ou éclatantes, la trame de l'action et du dialogue. L'art est toujours enraciné dans ce qui est la vie du peuple : ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il entend et sa façon de l'entendre, tout ce qu'il touche et goûte, sa façon de vivre, d'aimer, d'enterrer. La question qui se pose à tous les artistes est celle-ci : la couleur et la forme empruntées à la vie du peuple ont-elles été bien ou mal rendues ?

.....

Il nous faut comprendre que les bonnes pièces ne seront jamais très abondantes, moins encore les grandes pièces, car les bons — et les grands — auteurs de théâtre sont bien plus rares que l'honnête homme d'Hamlet.

.....

Il nous faut profiter autant que possible de ce qui a été écrit de meilleur pour le théâtre, afin de voir à l'œuvre l'art de l'écrivain, et de se mettre à son école. La plupart des œuvres théâtrales resteront sans doute à un niveau assez bas, mais ne laissons pas trop baisser ce



niveau ; c'est pourtant ce que nous avons fait, aidés par la courageuse timidité des critiques dramatiques. Les gens simples s'habituent à ce bas niveau, si bien que, lorsqu'un esprit original s'exprime sur la scène, ils s'étonnent, s'irritent, et, égarés comme ils l'ont été par des auteurs mineurs, après avoir supporté un moment la nouvelle pièce, ils s'en détournent précipitamment.

L'originalité dramatique et l'imagination poétiques seront toujours rares, mais elles devraient n'être pas aussi rares que dans le théâtre contemporain ; et quand elles existent, les critiques n'ont pas le droit de faire le vide autour d'elles par leur inquiétude et leurs moqueries. Pourquoi donc ces deux grandes qualités sont-elles absentes des pièces qui occupent aujourd'hui la scène ?

Premièrement, bien sûr, parce qu'il est difficile de faire passer ces nobles qualités dans les pièces que nous essayons d'écrire. Deuxièmement, parce que l'emprise de l'argent étouffe la vie théâtrale d'aujourd'hui. Et troisièmement à cause de la lâcheté raisonnable de la plupart des critiques, qui semblent pour une sérieuse part incapables de distinguer une bonne pièce d'une mauvaise.

La première raison est évidente pour tous ceux qui essaient d'écrire une pièce honnête. Beaucoup admettent volontiers la deuxième, car la seule et unique question qu'on pose à propos d'une pièce, bonne ou mauvaise, est, ainsi que Yeats déjà le soulignait : « Est-ce qu'elle va faire de l'argent ? ». Restent les critiques : au lieu d'être des guides résolus et incontestés, menant le public là où chantent les cygnes, ils le mènent invariablement (quand il s'agit d'œuvres nouvelles), là où jacassent les oies.

Si les critiques admettent sans discussion la qualité des pièces couronnées par le Temps, ils reconnaissent rarement — sinon jamais — une belle pièce à sa première représentation, et ne semblent pas davantage capables de distinguer un spectacle débile d'un spectacle vigoureux. Dans le Cercle, qui ressemble fort à un parc à moutons, on distingue deux groupes : ceux qui sont capables d'avoir une opinion, mais ont peur de l'exprimer, et ceux qui, n'ayant aucune opinion sérieuse, en expriment des centaines à la file. Et comme ils se prennent au sérieux.

.....

La critique, dans la vie, est une force ; elle est génératrice de progrès et, souvent, d'un enchantement tout neuf. Des critiques, nous n'en avons pas trop, loin de là ; nous en avons trop peu. Nous avons une foule de gens à opinions (des opinions, moi aussi, j'en ai, des opinions !) prétendant au titre de critiques. Dieu nous en garde ! Un critique doit être parfaitement libre de dire ce qu'il pense ; il est au-dessus de son journal, du théâtre, du directeur, de l'auteur. Ce qui compte, pour lui, c'est la pièce. Et celui qui s'écarte de cette règle n'a pas droit, devant Dieu et devant les hommes, au titre de critique dramatique.

.....

Quant au fait que le prolétariat se presse au music-hall... pourquoi pas ? Mais une barrière dorée empêche aujourd'hui le peuple d'entrer au théâtre d'aujourd'hui. Il n'est pas raisonnable de dire que le peuple se tiendra à l'écart du théâtre neuf, classique ou d'avant-garde, alors que les conditions matérielles l'empêchent d'aller au théâtre. Les gens du peuple peuvent-ils aller à Stratford-on-Avon ? Autant leur demander d'aller dans les Shetlands. Aller au théâtre doit être rendu aussi facile qu'aller au café.

Et, chose curieuse, ce ne sont pas toujours les gens simples qui s'opposent à une forme artistique étrange ou nouvelle. Ce sont des personnages cultivés (ou prétendus tels) qui ont condamné l'étrange et l'original en louant l'ordinaire et le quelconque. Nous savons tous comment les gens les plus intelligents et les plus cultivés ont traité James Joyce. Les Maîtres ont trahi le peuple.

*Sean O'Casey*

# C D E - SYNDICAT INTERCOMMUNAL

**PRESIDENT** : M. MULLER, Adjoint au Maire de Strasbourg. **VICE-PRESIDENTS** : MM. REY, Maire de Colmar; NORTH, Maire de Haguenau; CONRAD, Adjoint au Maire de Metz; FORTMANN, Adjoint au Maire de Mulhouse; MERCUZOT, Conseiller Municipal de Nancy; DALMAR, Adjoint au Maire de Thionville. **SECRETAIRE** : M<sup>e</sup> SCHREIBER, Adjoint au Maire de Colmar. **BUREAU** : MM. WENDLING, Conseiller Municipal de Haguenau; DURAND, Adjoint au Maire de Metz; RHEIMS, Adjoint au Maire de Mulhouse; JACQUET, Conseiller Municipal de Nancy; HEITZ, Adjoint au Maire de Strasbourg; GERTNER, Adjoint au Maire de Thionville. **GERANT** : M. ZABER, Administrateur du Théâtre Municipal de Strasbourg.

---

## CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL

Directeur Général : Hubert GIGNOUX

- ◆ **ADMINISTRATION** : Secrétaire Général : Didier BERAUD ● Administrateur : Raymond WIRTH ● Secrétaire Général adjoint : Louis COUSSEAU ● Chef du Secrétariat : Caroline SINGER ● Secrétariat : Monique PRIVAT - Paulette HECKER - Josiane SPRAUER - Jeanine TOUSSAINT ● Caissières : Geneviève UYTTERHAEGHE - Standardiste : Violette MAILLET.
- ◆ **COMEDIENS** : Claude BAREY - Didier BERAUD - Christine BERTHIER - Claudine BERTIER - Roland BERTIN - Jean-Marc BONILLO - Jacques BORN - Paul BRECHEISEN - Paul BRU - Christian DELANGRE - Claire FLOHR - Danièle GAUTHIER - Hubert GIGNOUX - Jeanne GIRARD - Jean-Michel JUNG - Géo LACHAT - Marguerite LEFEVRE - Pierre LEFEVRE - Alain MERGNAT - Geneviève MNICH - Pierre ORMA - Claude PETITPIERRE - Marie-Thérèse PILLET - André POMARAT - Marie-France SILLIERE - Jean SCHMITT - Jean TURLIER - Jacques VASSEUR.
- ◆ **METTEURS EN SCENE** : Hubert GIGNOUX - René JAUNEAU - Pierre LEFEVRE.
- ◆ **DECORATEURS** : Serge CREUZ - Roland DEVILLE - Yannis KOKKOS.
- ◆ **MUSICIEN** : André ROOS (Directeur de la Musique).
- ◆ **SERVICE TECHNIQUE** : Directeur de scène : Michel VEILHAN ● Régie : Paul BRECHEISEN (1<sup>er</sup> Régisseur) et Jean-Michel JUNG ● Costumes : Chef d'atelier : Nicole GALERNE; Tailleur : Raymond BLEGER; Atelier : Carmen BLEGER ● Peinture et accessoires : Chef d'atelier : Rolf DIETZ; Assistant : Daniel WOLFF ● Electricité : Edgar ERNST (1<sup>er</sup> électricien) et Raymond BURGER ● Construction : Chef d'atelier : André PHILIPPON - Raymond BRAUN - Gérard VIX - René HUGEL - Tapissier : André WIMMER - Chauffeur-machiniste : André RIEMER.

---

## ECOLE SUPERIEURE D'ART DRAMATIQUE

Direction : Pierre LEFEVRE

- ◆ **COURS DE JEU** : Interprétation : Didier BERAUD - Hubert GIGNOUX - René JAUNEAU - Gaston JUNG - Raymonde LECOMTE - Pierre LEFEVRE - Claude PETITPIERRE - André POMARAT ● Voix et chant : André ROOS ● Diction : Raymonde LECOMTE - Dina LEVY ● Danse et éducation corporelle : Barbara GOODWIN ● Escrime : Maître BOUZY ● Judo : Fernand SIMON ● Mime : René QUELLET.
- ◆ **COURS TECHNIQUE** : Scénographie : Gaston JUNG ● Mise en scène : Pierre LEFEVRE ● Décoration : Serge CREUZ - Roland DEVILLE ● Peinture et modelage : Marcel SCHWARZ ● Littérature : André TUBEUF ● Documentation : Joseph BORN - Gaston JUNG ● Radio (avec autorisation spéciale de l'O.R.T.F.) : Arnaud TENEZE.